ELOHI

Peuples indigènes et environnement

1 | 2012

Peuples indigènes et environnement

La terre vue du golfe

L'invention du paysage chez les Indiens Houmas

Frédéric Allamel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elohi/231>

DOI : 10.4000/elohi.231

ISSN : 2268-5243

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2012

Pagination : 53-69

ISBN : 978-2-86781-842-4

ISSN : 2431-8175

Référence électronique

Frédéric Allamel, « La terre vue du golfe », *ELOHI* [En ligne], 1 | 2012, mis en ligne le 01 janvier 2013, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/elohi/231> ; DOI : 10.4000/elohi.231

La terre vue du golfe : l'invention du paysage chez les Indiens Houmas

FRÉDÉRIC ALLAMEL *

D'un ton apocalyptique adopté naguère en philosophie... Ainsi s'exprimait Jacques Derrida en détournant un texte de Kant (*D'un ton grand seigneur adopté naguère en philosophie*, 1796) dont il mit en lumière les accents eschatologiques. Dans cette même veine, il serait loisible de permuter certains termes de cette formule, remplacer par exemple la « philosophie » par les sciences de l'environnement ou l'ethnologie, et surtout le « naguère » par l'actuel afin de rendre compte pleinement de l'esprit de notre époque. En effet, tant du côté de l'écologie que des sciences humaines, nombre de publications récentes offrent un florilège de la désolation : « peuples [et] mémoires en danger » (Bilhaut, Bimbenet), voire « catastrophe » (Kolbert), autant d'indices qui circonscrivent un *zeitgeist* des plus révélateurs¹. Un catastrophisme que dénonce Pascal Bruckner dans

* International School of Indiana

1. Cet air du temps imprègne aussi bien les travaux scientifiques (ARCRA : Association pour la Recherche sur les Catastrophes et les Risques en Anthropologie) que les efforts de vulgarisation (<http://flood.firetree.net> ; un site interactif qui propose à l'internaute de choisir le niveau d'élévation des océans afin de parcourir par anticipation les possibles zones immergées de par le globe).

un récent ouvrage (*Le fanatisme de l'Apocalypse*), lequel stigmatise une certaine culture de la peur qui gouvernerait désormais nos conduites et modes de pensée, sans que cette condamnation virulente ne parvienne pourtant à nous faire oublier la menace des enjeux planétaires dont la réalité empirique n'a cure de la rhétorique.

État des lieux

En dépit d'un manque de consensus sur l'ampleur du réchauffement climatique au sein même du corps scientifique, il est cependant indéniable que la banquise du cercle polaire ne cesse de se rétracter en semant la confusion auprès des populations Inuits désormais privées de leurs repères spatiaux (Ehrlich)². Ailleurs, ce sont les petites nations insulaires (Maldives et Kiribati) qui, particulièrement exposées au relèvement du niveau des océans, entrevoient déjà une finitude à leur existence et amorcent de facto des mouvements migratoires que l'ONU cherche tant bien que mal à anticiper afin de mieux juguler les flots à venir des « réfugiés climatiques », même si cette organisation en refuse le concept³. Inversement, la problématique de l'eau se décline aussi en termes de manque (le Lac Tchad ne recouvre plus aujourd'hui que 20 % de la superficie qu'il occupait dans les années 1960), provoquant sécheresse et désertification, famines et exodes, voire conflits interethniques et internationaux entre acteurs confrontés à des intérêts divergents⁴.

Cette image oppressante d'un monde qui se recroqueville telle une peau de chagrin épouse également la forme de la déforestation qui, de Bornéo à l'Amazonie, se traduit par une perte massive et accélérée de la biodiversité concernant aussi bien les espèces végétales qu'animales. Une fois disparus ces écosystèmes forestiers, c'est la somme des savoirs locaux à caractère ethnobotanique qui s'érode et, ne fut-ce que d'un point de vue strictement pragmatique, l'éventualité d'importantes découvertes de type phytothérapique. Lancée telle une locomotive sans frein, la mondialisation qui appréhende parfois brutalement les peuples premiers en imposant une vision du monde hégémonique laisse dans son sillage des populations déracinées, acculturées et souvent appauvries.

2. La situation au Groenland décrite par cet auteur vaut par extension pour toute la zone arctique. Avec la fonte des glaces qui rend périlleux tous déplacements sur la banquise et qui perturbe les cycles naturels, tout particulièrement la faune, ce sont les techniques de chasse et de pêche qui s'en retrouvent fondamentalement affectées et, au-delà, les modes de vie des populations concernées.

3. Cf. le discours d'ouverture prononcé par António Guterres, Haut Commissaire des Nations Unies pour les Réfugiés, lors de la Conférence Nansen sur le Changement Climatique et les Déplacements (Oslo, 6 juin 2011). <http://www.unhcr.org/4def7ffb9.html>

4. Cf. le récent conflit armé entre les ethnies Borana et Gherri autour d'un point d'eau en Éthiopie. « Water pipe sparks Ethiopian conflict ». BBC NEWS : <http://news.bbc.co.uk/go/pr/ft/-/2/hi/africa/7929104.stm> (13 mars 2009).

En passant ainsi au tamis une humanité chahutée de part en part, il n'est pas étonnant qu'en découle un épuisement drastique de la diversité culturelle et linguistique⁵. Face à cette perte abyssale, l'état des lieux devient état d'urgence.

Aux premières heures de l'anthropologie, Bronislaw Malinowski établissait déjà un constat sans appel de cette tendance mortifère :

L'ethnologie se trouve dans une position ridicule, pour ne pas dire tragique. Au moment même où elle commence à mettre en ordre sa discipline, [...] la matière de son étude fond à une rapidité qui ne laisse aucun espoir. Juste au moment où les méthodes et les objectifs de l'ethnographie scientifique ont pris forme, où des hommes parfaitement préparés pour ce travail ont commencé à voyager dans des pays sauvages afin d'étudier leurs habitants, ceux-ci meurent sous nos propres yeux. (xv)

Tel est le dilemme qui échoit avec plus d'actualité encore à tout ethnologue de terrain aujourd'hui : rendre compte de systèmes de pensée fondés sur la tradition, alors que ce fondement se désagrège en notre propre présence. Face à ces peuples menacés⁶, un sentiment d'impuissance saisit les uns du temps que les secouristes du savoir s'activent à documenter ce qui reste encore lisible (*Urgent Anthropological Research*, Royal Anthropological Institute, Londres).

Visions du monde oppositionnelles

La pensée occidentale se distingue par une volonté extrême de réification de la nature, l'établissant au mieux en objet d'étude scientifique et, dans sa désacralisation ultime, en réservoir de matières premières longtemps perçues inépuisables. La Bible a ouvert une brèche (Genèse 9 :1-3) par laquelle se sont engouffrés nombre de penseurs dont en particulier René Descartes qui, en une formule lapidaire (« maître et possesseur de la nature »), synthétisa une telle posture intellectuelle pour ne point dire une arrogance qui caractérise encore largement les rapports de l'homme moderne envers le monde environnant.

Cependant, les excès de cette marchandisation à outrance ont ces dernières décennies produit leurs propres antidotes et les manifestes pour un nouvel holisme se multiplient : le mouvement *Deep Ecology*, l'écosophie de Félix Guattari ou encore le contrat naturel de Michel Serres et enfin, plus généralement, la mouvance

5. Dans la présentation de ses principes philosophiques, l'ILI (*Indigenous Language Institute*, Santa Fe, Nouveau-Mexique ; une organisation qui s'attelle à la lourde tâche de préserver les langues amérindiennes) prend un ton hautement alarmant : « Ce travail [créer des locuteurs pour les "langues indigènes en danger"] est URGENT » et l'ILI ne s'accorde qu'une dizaine d'années pour pouvoir encore inverser la tendance qui voue cet héritage linguistique au déclin inexorable. <http://www.ilinative.org/>

6. Au sens premier du terme lorsque certains individus sont physiquement éliminés et leur habitat volontairement détruit à l'image des tribus amazoniennes victimes des orpailleurs.

écologiste qui appelle à davantage de retenue. L'anthropologie qui a pour vocation d'étudier l'homme en son milieu était prédisposée à embrasser un tel épistémè et à faire toute sa place à cet autre regard porté sur le monde. Avec un certain sens de l'anticipation, Émile Durkheim et Marcel Mauss (*De quelques formes primitives de classification*, 1903) ouvrirent la voie de cet intérêt porté aux taxinomies indigènes, bientôt suivis par Maurice Leenhardt et surtout Claude Lévi-Strauss (*La pensée sauvage*, 1963). Du côté des États-Unis, la dimension environnementale devint un pivot de réflexion pour les artisans de l'anthropologie écologique (Roy Rapport) et surtout ceux de l'ethnoscience qui mirent en avant la dimension *émique*, à savoir la compréhension des savoirs locaux par l'étude du discours émanant des détenteurs de ces savoirs⁷. Dans cette veine, une attention particulière fut portée aux ethnosciences (ethnomédecine, ethnopsychiatrie, ethnobotanique, etc.) qui réhabilitent savoirs et pratiques populaires longtemps dénigrés et suggèrent des alternatives valables à la révolution linnéenne. Une telle « ethnologisation » des sciences fait peut-être écho à un besoin fondamental de se réconcilier avec un monde dont on a à redouter à la fois l'extrême fragmentation et les orientations mortifères. La tâche est immense qui consiste à conserver la trace de toutes ces connaissances empiriques avant qu'elles ne s'évaporent définitivement.

Une ethnographie d'urgence s'empresse ainsi au chevet des populations indigènes qui, jouissant de leur statut de *peuples premiers*, offrent alors l'image emblématique du parfait héritier. « On entend le battement du cœur de la terre. » C'est en ces termes que, dans *La saga des Inuits*, Jean Malaurie évoquait son expérience de terrain durant laquelle il se tenait à l'écoute de cette « énergie principielle » qui émane des peuples du terroir. Dépositaires de savoirs ethnozoologiques, ethnobotaniques ou encore ethnominéralogiques⁸ proprement immémoriaux, ces derniers laissent transparaître, outre une science du concret, une sagesse écosophique qui nous fait désormais défaut, une pensée enfin d'où affleure un rapport harmonieux à la terre qui suggère une autre manière d'être-au-monde. De cette mystique de l'écologisme émerge une figure paroxystique : l'Amérindien. Nombreux sont en effet les écrits qui vantent sa compréhension systémique du monde, sa « biophilie » et son profond respect envers la nature⁹.

7. « Le "science" de leur *ethnoscience* voulait principalement dire *classification* : savoir est d'abord classer des données de l'observation ou de l'expérience mises en série, ordonnées » (Barrau 16).

8. À cet égard, les travaux menés par Harold Conklin auprès des populations montagnardes (Hanunóo) de l'île Mindoro aux Philippines sont exemplaires. L'ethnographe répertoria au sein de ce savoir collectif une trentaine de catégories de sols et près de 1 500 plantes utiles dont 430 cultigènes.

9. Emprunté à un ouvrage du sociobiologiste Edward O. Wilson, le terme « biophilie » fut appliqué aux Eskimos par Richard Nelson et caractérise une affinité extrême avec la vie extrahumaine que l'on pourrait abusivement associer aux instincts ; Jean Malaurie qualifierait celle-ci d'*hyper sensorialité*. Outre les publications du type *Sagesse Indienne* (Éditions du Rocher, 1996), on se souvient du célèbre discours du chef Seattle dont Le Clézio admirait « [...] un sens et un souci écologiques, inconnus à l'époque mais si actuels » (Le Clézio 19), un document dont l'authenticité est aujourd'hui grandement remise en question.

Bien qu'en partie fondée, cette perception relève d'une construction idéologique et l'anthropologue Shepard Krech ne manqua pas d'y déceler une réactualisation du mythe du bon sauvage dont l'un des avatars en serait l'*Indien Écologique* (Krech 17). N'évoquait-on point jadis ces « naturels » que tout semblait opposer aux « culturels » par excellence que sont les Occidentaux ? Ce déficit supposé de culture fait désormais place à une relation privilégiée, voire intimiste à la nature qui trahit certainement davantage une inclination de notre imaginaire que la réalité observable sur le terrain.

« Ils [les Indiens Tapirapés du Brésil] ne vivent pas plus “en harmonie” avec la nature que moi ; en fait, souvent ils peuvent être aussi destructeurs de leur environnement, toutes proportions gardées, que certains hommes civilisés » (Wagley 302). Les travaux menés par Krech en milieu amérindien démontrent à satiété combien cette dimension destructrice y était aussi présente, des incendies volontaires souvent incontrôlés et dévastateurs jusqu'à la surexploitation des ressources (chasse aux bisons précipités en masse du haut des falaises). En outre, la perception statique qui ferait des peuples premiers les dépositaires d'une sagesse acquise *in illo tempore* repose sur un immobilisme qui minimise leur capacité d'invention au sein même de leurs territoires. Tout se passe comme si des savoirs pleinement constitués dès les origines faisaient l'objet d'une transmission quasi rituelle et dont la seule transformation possible se déclinerait autour du paradigme de la perte au fil du temps. En guise d'étude de cas, nous solliciterons les Indiens Houmas du sud-est de la Louisiane et observerons le dynamisme de leur culture qui, à plusieurs reprises, a su se recréer et réinventer le paysage, nouant avec ce dernier des relations complexes et parfois contradictoires gravitant d'une extrême adéquation entre l'homme et son milieu jusqu'à une attitude parfois irrévérencieuse envers la nature au point de participer, modestement il est vrai, à l'écocide ambiant qui caractérise l'état actuel de leur environnement côtier.

Ethnohistoire des Houmas

Notre propos n'est pas ici d'établir la chronologie scrupuleuse de cette tribu, mais de dégager trois moments et, de facto, trois espaces comme autant de variations autour d'un même thème.

La tribu historique des Houmas se rattache à l'ensemble civilisationnel dit « Mississippien » (Ethridge 3-10) que les archéologues situent entre 900 et 1700 de notre ère et dont la période récente (entre 1500 et 1700) coïncide avec la rencontre inaugurale avec l'homme occidental, en l'occurrence l'explorateur français La Salle en 1682. Quelques années plus tard, un père jésuite chargé de la conversion des âmes visite leur village juste au sud du territoire des Nat-

chez et nous laisse un précieux témoignage sur leur société traditionnelle. Dans son journal de voyage effectué en 1700, Jacques Gravier présente les Houmas comme un peuple d'agriculteurs vivant sur les hauteurs dominant le Mississippi, un promontoire qui les préservait à la fois des crues saisonnières du fleuve et de ses rives marécageuses. « Le village est sur la creste d'une montagne roide et escarpée de tous cotéz. » (Gravier 41) D'autres détails à caractère ethnographique en décrivent l'architecture, les cérémonies religieuses ou encore l'esthétique corporelle. Le peuple premier qui émerge de cette ère préhistorique finissante est ainsi celui d'une population sédentaire, vivant essentiellement de la culture du maïs et où les femmes en charge de l'agriculture jouent un rôle social prépondérant, le tout sur un territoire qui se retranche volontairement des basses terres insalubres et par trop exposées aux éléments destructeurs. Gageons que les savoirs développés en un tel lieu devaient nécessairement contraster avec ceux qui caractérisent désormais leur société actuelle.

Affaiblis par une épidémie fulgurante (dysenterie ou choléra)¹⁰, menacés sans cesse par les raids perpétrés par certaines tribus alliées aux Anglais (en particulier les Chickasaws) pour se procurer des esclaves, le sort des Houmas illustre alors au mieux ce que les ethnohistoriens américains qualifient de *shatter zone*, c'est-à-dire une période d'intense déstructuration du modèle Mississippien coïncidant avec l'insertion soudaine de cette partie du continent à ce que le sociologue Immanuel Wallerstein définit comme un *système-monde*, stimulé ici par la colonisation anglaise sur la côte atlantique (Ethridge 16). Le coup de grâce allait cependant être porté par le massacre de 1706. Alliés des Français qui voulaient contrecarrer les projets d'expansion britannique, les Houmas ont tout particulièrement fait les frais de cette géopolitique régionale en acceptant sous la pression de la France d'accueillir en leur village la tribu des Tunicas, contrainte à l'exil par les Chickasaws. Ceux-ci se retournèrent en effet contre leurs hôtes, profitant de la nuit pour décimer la moitié des Houmas et dérober leurs terres. Les rescapés trouvèrent d'abord refuge à proximité de leurs alliés français avant de s'établir le long du Mississippi au niveau de l'embranchement avec le Bayou Lafourche, une terre d'accueil où ils demeurèrent jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Le paysage y était pour eux inédit, constitué de vastes plaines alluviales, mais aussi exposé aux crues saisonnières contre lesquelles le relief local n'offrait aucune protection. Considérablement réduits sur le plan démographique, leur statut de « petite nation » en fit un satellite de la présence française à La Nouvelle-Orléans, vivant désormais de cultures vivrières inféodées à la sphère économique du

10. Cette épidémie qui anéantit la moitié de la population des Houmas en 1700 fit suite au séjour de l'explorateur Iberville et de ses hommes en 1699. Il est fort à croire que ces derniers aient été porteurs de ces éléments pathogènes.

colonialisme (Usner 564-6). À l'évidence, leur adaptation à ce nouvel environnement suggère déjà un réapprentissage de l'espace qui n'est pourtant qu'une pâle préfiguration face à l'ultime avatar du paysage tel qu'il devait résulter de leur dernière migration.

En effet, après plusieurs décennies passées à cultiver ces terres arables fertiles, les Houmas se virent progressivement entourés de colons occidentaux déjà animés par l'idéologie de la *manifest destiny*. Ce phénomène de compétition foncière fut encore accentué par l'épisode du *Grand Dérangement* qui, à partir de 1763, déversa dans le sud de la Louisiane de nombreux exilés acadiens qui devaient bientôt constituer la majorité démographique de cette région (les Cajuns de l'Acadiana). Il serait superflu ici de relater les péripéties qui conduisirent à l'expropriation de cette société amérindienne, mais il convient d'insister néanmoins sur ce nouvel exode vécu en tant que mécanisme de survie culturelle. Après avoir longé vers l'aval le cours du Bayou Lafourche, les Houmas s'installèrent tout d'abord au niveau de la paroisse actuelle de Terrebonne, là où la « terre » était « bonne » à cultiver et où le savoir-faire agricole pouvait perdurer. Toutefois, bientôt rejoints par le front de colonisation, les pressions exercées en vue d'une nouvelle spoliation avec pour corollaire la délocalisation s'avérèrent trop fortes pour que les Houmas puissent y résister et, dès le milieu du XIX^e siècle, l'essentiel de l'ultime migration était achevé avec pour aire de répartition les six paroisses côtières du sud-est de la Louisiane. Désormais, les villages se déclinaient sous les noms de Dulac, la Pointe-au-Chien ou encore l'Isle à Jean Charles et avaient pour dénominateur d'être tous encerclés de terres marécageuses à quelques encablures seulement du golfe du Mexique.

Réapprentissage de l'espace

Devenus peuple des marécages par force majeure, les Houmas durent procéder à une refonte fondamentale de leur système culturel, inversant de facto les schémas évolutifs souvent en vigueur dans l'anthropologie américaine en matière de système politique et de techniques d'acquisition¹¹. En effet, les chefferies d'antan ne pouvaient plus perdurer à l'intérieur d'une communauté désormais affectée par l'éparpillement spatial au sein d'un environnement amphibie, donnant alors naissance à des structures villageoises de type tribal, voire des bandes éparées

11. Celle-ci insiste tout particulièrement sur une progression unilinéaire (bande, tribu, chefferie, état) et nombreux sont les manuels d'anthropologie sociale qui accordent plusieurs chapitres aux stratégies d'adaptation (chasse-cueillette, pastoralisme, horticulture, agriculture) : cf. Conrad Phillip Kottak *Cultural Anthropology* (multiples éditions depuis 1975) ; Gary Ferraro, *Cultural Anthropology : An Applied Perspective* (depuis 1992) ; etc.

relativement acéphales en cas d'isolement géographique extrême¹². Plus radical encore fut le changement exercé au niveau de la culture matérielle. Hormis le jardinage pratiqué sur les rares hauteurs naturelles qui dominent un territoire immensément plat et s'élevant à peine au-dessus du niveau de la mer, l'agriculture devint inadaptée en cette région de delta et des techniques jusque-là complémentaires s'imposèrent comme seule option valable avec leur lot de transformations nécessaires. En effet, si la pêche était connue des Houmas, celle-ci se caractérisait jusque-là en tant que technique fluviale qui, à l'exception des bayous, ne pouvait guère s'appliquer en milieu marin ou marécageux. De même la chasse dût se spécialiser dans le gibier d'eau (Fig. 1) et les alligators, impliquant là encore innovation technologique ou emprunt aux groupes voisins. Mais c'est surtout le piégeage des rats musqués qui longtemps constitua en ce nouveau terroir un trait culturel communautaire dominant et transforma une relative sédentarité en un semi-nomadisme saisonnier (trappeurs en hiver et pêcheurs en été). À cela s'ajoutaient des activités de cueillette (mousse espagnole et latanier) qui participaient pleinement à leur système économique. En une génération à peine, les Houmas s'étaient donc métamorphosés par nécessité en des « chasseurs-piégeurs-pêcheurs-cueilleurs » rapidement perçus à un niveau local comme des plus expérimentés.

Ce transfert vers de nouveaux métiers exigeait une quasi totale restructuration des connaissances techniques (pêche au *chevrettes* avec des *paupières*)¹³, des moyens de communication (navigation avec ses pirogues et goélettes), des modes de vie (maisons flottantes, cabanes en *latanier*) et, surtout, de nouvelles taxinomies qui permettaient de mieux appréhender l'espace autour d'eux et d'y agir en toute efficacité. Si certaines espèces se retrouvaient conjointement dans les régions plus septentrionales du départ, nombreuses étaient celles liées exclusivement à cet écosystème marécageux. Il fallut donc nommer cette flore et cette faune si particulières puis, après ces efforts d'identification et de classifications préalables, développer une compréhension systémique de ce monde côtier. À partir de cette *bétaille* (terme générique pour les animaux sauvages) indistincte, des savoirs éthologiques (mouvements migratoires, comportement animal) se développèrent dont la compréhension facilitait l'intervention par des techniques adaptées et un calendrier approprié (alternance saisonnière).

12. Bien que reprenant à son compte les traits caractéristiques d'une institution démocratique moderne (constitution, élections, etc.), la Nation Houma Unie qui fut fondée en 1975 a restauré symboliquement la figure du chef, un phénomène amplifié sous la récente gouvernance charismatique de Brenda Dardar qui, après avoir été médaillée en 1999 par le gouvernement français, reçu des siens l'appellation de « chef à médaille », une distinction honorifique qui renoue avec d'anciennes pratiques coloniales.

13. Les *chevrettes* (crevettes) qui constituent une part importante de l'économie traditionnelle ne vivent que dans cet espace côtier et il fut donc nécessaire de recourir à de nouvelles méthodes de pêche et à une technologie inédite, d'où l'usage du filet à *paupière* qui utilise le mouvement des marées.

Nul secteur ne représente mieux les connaissances ethnobotaniques que l'utilisation des plantes médicinales par les *traiteurs* (à la fois guérisseurs et phytothérapeutes) Houmas. Dans les années 1930, l'anthropologue Frank Speck obtint d'un *medicine man* de cette communauté une liste longue de soixante-dix-neuf plantes curatives susceptibles de soigner plus d'une centaine de maux différents¹⁴. À l'avenant, il conviendrait d'insister sur les prévisions météorologiques, l'observation du mouvement des marées ou encore l'articulation entre des écosystèmes différents (Allamel) pour se persuader de la vision cinétique de l'espace ainsi élaborée par les Houmas depuis leur insertion en un tel territoire.

Figure 1 –

Outre l'acquisition de nouveaux savoirs et l'adaptation exemplaire à un territoire inédit qui soulignent l'extrême dynamisme dont cette société fit preuve pour parvenir à se reconstituer, il est un domaine qui, plus que tout autre, témoigne de la capacité d'invention de ce peuple indigène : sa représentation de l'espace qui, en l'occurrence, s'inscrit ici dans la rupture, voire le basculement complet. Bien plus que la localisation en un lieu donné, ce qui importe avant tout est ce en quoi ce lieu diffère des autres et s'y oppose (Gupta & Ferguson 13). L'opposition structurale « marécages-terres arables » constitue une paire oppositionnelle extrême et c'est justement celle qui présida à la conversion fondamentale d'un monde initialement basé sur l'agriculture en un mode de subsistance désormais axé autour du piégeage (Fig. 2) et de la pêche. Une oppo-

14. Concurrencée par la médecine allopathique moderne, la transmission de ces savoirs ne semble guère assurée. En outre, c'est toute la diversité naturelle qui se voit dangereusement compromise du fait de l'érosion côtière actuelle. Conscient du danger que faisait courir sur les plantes médicinales la marée noire de 2010, Jason Pitre (petit-fils d'Ernest Dardar, un *traiteur* renommé) replanta en amont du Bayou Lafourche plusieurs espèces végétales menacées, un geste symbolique fort, bien que dérisoire.

sition plus radicale encore se joue dans le rapport élémentaire « terre-eau » et les représentations collectives liées à une telle aporie. Le mode de pensée dominant en ce monde s'avère incontestablement terrien, pour ne pas dire enraciné. Dans cette perspective *terracentrique*, l'eau renvoie à un élément inquiétant, voire répulsif et représente un obstacle ou un élément d'instabilité (crainte de la noyade, peur des inondations, etc.). La perception communément reprise par les observateurs extérieurs à l'espace Houma est donc celle d'un territoire essentiellement immergé, insalubre, éclaté, dispersé et ponctué de communautés isolées. Le langage adopté y est celui de la fracture et de l'éparpillement, tel un système spatial vidé de mises en relations véritables. En bref, un domaine de confusion.

Figure 2 –

En fait, cette saisie de l'espace correspond à celle du terrien qui ne considère pour seul lieu de passage véritable que les terres émergées et renvoie ce qui s'étend au-delà dans le champ d'une nature hostile ou pour le moins incompréhensible. Peut-être fut-ce là aussi l'impression première des Houmas avant que, par nécessité, ils ne fassent basculer l'étrangeté de cet environnement vers la seule familiarité possible, celle qui établit l'eau en tant que principe fondateur de leur grille de lecture. La spécificité de cette société amérindienne semble dès lors procéder d'un renversement radical de perspective en ce sens que c'est la terre qui constitue désormais un barrage et l'eau ce qui les relie entre eux. Là où pour un continental l'eau est désespérément signe de chaos, elle devient en fait normative dans une perspective *aquacentrique* dont l'expression ultime en est peut-être la maison flottante, celle qui consiste à établir un foyer conçu pour aller à vau-l'eau. Pour un non-Houma, se rendre

par exemple de la Pointe-au-Chien jusqu'à Larose constitue un long périple qui le fera transiter par les villages de la Pointe-aux-Chênes, Bourg et Grand Bois avant d'arriver à sa destination finale. Pour un Houma, aucune stratégie de contournement, le rapport à l'espace s'inverse et le lointain devient soudainement proche. Celui-ci possède inévitablement un bateau et la plupart du temps plusieurs, et c'est donc en termes de navigation¹⁵ et non point de chemin carrossable qu'il interprète l'espace à parcourir (Fig. 3). Afin de dégager toute la créativité de ce processus, il convient d'insister sur cette saisie aquatique de l'espace récemment acquise par rapport aux longues traditions de navigation (sociétés polynésiennes) qui, elles aussi, pensent l'espace en une visée océanique. La dichotomie entre populations terriennes et lagunaires est telle que la plupart des observateurs accentuent l'isolement géographique des Houmas. En fait, par le jeu de la parenté élargie, les expéditions autrefois familiales pour se rendre en pirogue chez les *traiteurs*, à l'école ou à l'église, la pêche et le piégeage en milieu marécageux, voire le semi-nomadisme d'antan, cet espace se voit largement sillonné de part et d'autre en un vaste système de relations auquel chacune des communautés en apparence isolée participe pleinement (Fig. 4). Ce changement de perspective réclame une modification radicale d'optique. Puisqu'il convient ici d'en changer, la notion de parallaxe utilisée en photographie et en astronomie s'avère des plus heuristiques et il est significatif que l'ethnoécologie l'ait intégrée parmi ses concepts opératoires. Définie comme étant le « [...] déplacement apparent d'un objet observé dû à la différence entre deux points de vue » (Nabhan 91), cette notion fait toute sa place au relativisme culturel qui pose les paysages en tant que « constructions idéologiques » (Nazarea 93) et admet que pour une même réalité observable deux lectures différenciées puissent être établies. Ainsi cet écosystème côtier se révèle en partie anthropogénique (produit par l'homme), à l'image des *trainasses* (étroits chemins de halage) qui réunissent deux plans d'eau et transforment un espace en apparence labyrinthique en un vaste réseau de communications. Afin de s'imprégner de la dimension *émique* à l'œuvre au sein de la société des Houmas, il conviendra dorénavant de ne plus regarder vers le golfe en suivant désespérément ces quelques rares bras de terre qui s'évanouissent peu à peu dans les marécages, mais de regarder vers la terre à l'instar des pêcheurs qui retournent à la maison après une journée d'*ouvrage* passée dans les lacs ou en mer. Pour faire image, les Houmas ne vivent pas là où s'arrête la terre, mais là où elle commence.

15. Cette emprise de la navigation sur le quotidien s'avère parfois perceptible au niveau terminologique. Pour conduire sa voiture ou, plus exactement, son *char*, un Houma utilisera ainsi le verbe *naviguer* et, s'il doit lacer ses souliers, celui d'*amarrer*, autant de termes qui trahissent un empiètement des affaires maritimes sur un monde terrestre.

Figure 3

Figure 4

Écocide

D'un point de vue géologique, toute région de delta est par essence instable et celui du Mississippi ne fait point exception à la règle. Cependant, la nature était parvenue à trouver là un fragile équilibre où l'apport annuel en alluvions venait contrebalancer une érosion côtière inexorable. Certes, le Meschacebé ou *père des eaux* comme le dénommaient les Amérindiens avait la particularité de changer régulièrement d'estuaire, un phénomène naturel cyclique particulièrement dévastateur¹⁶. Ce fut donc dans cette zone en perpétuel dynamisme hydraulique que les Houmas s'établirent et développèrent cette culture lagunaire qui les caractérise encore de nos jours. L'année 1927 allait mettre définitivement un terme à ce jeu de forces contraires qui se neutralisent mutuellement. En effet, cette année-là fut marquée par une crue titanesque qui s'inscrivit profondément dans l'inconscient collectif de l'Amérique. Pour éviter toute récurrence du fleuve, le Corps du Génie militaire procéda à la construction de plus de 3 500 km de digues prophylactiques qui, de l'embouchure de la Rivière Ohio jusqu'au golfe du Mexique, disciplinèrent les eaux du Mississippi et mirent un terme à ses débordements saisonniers pourtant si riches en sédiments nécessaires à l'écosystème deltaïque. Privée de cet apport alluvial, cette région côtière se voyait alors promise à un irrésistible affaissement de terrain.

Autre facteur majeur de cet écocide par inadvertance : la découverte à la même époque (années 1920) du pétrole. Afin d'acheminer les matériaux et les hommes indispensables au forage, à l'extraction et à la gestion des puits d'*huile*, avec pour corollaire un intense réseau d'oléoducs, les compagnies de pétrole et de gaz naturel procédèrent à la construction de quelque 16 000 km de canaux qui lacérèrent le paysage et eurent des répercussions dramatiques sur l'environnement. En effet, ces voies navigables intensifient l'érosion et provoquent à marée haute le déversement journalier d'énormes quantités de sel à l'intérieur des terres, une salinisation qui décime la flore (Fig. 5), déplace la faune et modifie les techniques d'acquisition des Houmas. Les rats musqués ont ainsi quasiment disparu, les alligators migrent désormais vers le nord et nombre de trappeurs ont déjà rangé définitivement leurs pièges. Ce phénomène complexe aux nombreuses ramifications nécessiterait plus amples explications, mais nous le résumerons par ce chiffre qui, à lui seul, nous fait prendre toute la mesure d'une crise environnementale inégalée : de 1932 à l'an 2000, le sud-est de la Louisiane a perdu une superficie de la taille de l'état du Delaware (*US Geological Survey*) et connaît actuellement une accélération de ce processus (l'équivalent

16. Le delta moderne du Mississippi ne remonte en fait qu'à environ 750 ans. Auparavant, le fleuve connut d'autres deltas : le delta de l'Atchafalaya (4 600 ans), le delta du Tèche (3 500 ans), le delta de St. Bernard (2 800 ans) et le delta de Lafourche (1 000 ans). En 1980, des scientifiques de LSU (*Louisiana State University*) affirmèrent que le Mississippi modifierait à nouveau son cours dans un avenir plus ou moins proche. Une annonce qui relève davantage de la prospective que de la prophétie.

d'un terrain de football est submergé toutes les 38 minutes par les eaux du golfe du Mexique) au point que le delta du Mississippi détient le record mondial de l'érosion côtière¹⁷. Cette disparition des terres a aussi pour caractéristique humaine de coïncider avec le territoire tribal. À défaut d'une réserve fédérale, les Houmas semblent bientôt promis à une réserve sous-marine.

Figure 5 –

Face à de telles déprédations de la nature, il est coutume de percevoir dans les populations indigènes la figure emblématique de la victime et de concéder aux multinationales le rôle du fourbe. D'une certaine manière, il convient effectivement d'évoquer la victimisation réelle des Houmas dont le leadership envisage déjà un exode massif face à une déterritorialisation pressentie de plus en plus irréversible, avec toutes les répercussions culturelles qu'un tel transfert territorial pourrait engendrer et l'impossibilité de nos jours de se reconstruire ailleurs autrement qu'en termes d'acculturation accélérée. Toutefois, il serait fallacieux d'omettre le taux de compromission souvent de mise dans ce type de situation, tant les transfuges ordinaires sont légion. Si l'aversion¹⁸ des Houmas envers l'industrie du pétrole est largement avérée, cette dernière et une pléthore de sociétés en sous-traitance constituent néanmoins le principal

17. "La région Barataria-Terrebonne [celle occupée justement par les Houmas] représente la masse de terres qui disparaît le plus rapidement dans le monde entier." Entretien réalisé le 11 juin 2009 avec Kerry St. Pé, le directeur du *Barataria-Terrebonne National Estuary Program*.

18. Cette animosité prend sa source dans l'expropriation foncière et parfois frauduleuse opérée dans les premiers temps de l'exploitation pétrolière par les grandes compagnies, lesquelles profitèrent de l'illettrisme de cette société francophone pour faire signer des documents notariés rédigés en anglais et qui n'étaient rien d'autre que des actes de vente pour un montant dérisoire. Plus récemment, un conflit ouvert opposa les Houmas à la multinationale Exxon concernant le stockage de déchets chimiques hautement toxiques dans la communauté amérindienne de Grand Bois.

employeur de la région et nombreux sont les salariés amérindiens travaillant pour ces diverses entreprises (navigateurs, soudeurs dans les chantiers navals, ouvriers sur les plates-formes pétrolières, etc.). Les pêcheurs, que l'on attendrait volontiers plus critiques, furent quant à eux longtemps absorbés par l'euphorie de pêches miraculeuses provenant de ce que les scientifiques nomment le *edge effect*, c'est-à-dire la prolifération de la faune aquatique consécutive au morcellement des zones marécageuses du fait de l'érosion. En d'autres termes, les pêcheurs Houmas restèrent longtemps sourds à la sonnette d'alarme lancée par les écologistes car ils tiraient profit de cette multiplication d'îlots dont les berges regorgeaient de crevettes et poissons. Toutefois, lorsque l'eau finit par s'imposer dans ce paysage marin, les stocks se dépeuplent brutalement et l'on atteint vite un point de non-retour comme en témoigne la profonde crise actuelle du secteur de la pêche en Louisiane. À des degrés divers, et contrairement aux idées reçues potentiellement manichéennes, les acteurs de ces dérèglements naturels se retrouvent donc également dans les rangs de cette société amérindienne.

Figure 6 -

Figure 7 -

Quel que soit le niveau de responsabilité, il est un fait inaliénable que cette région offre le spectacle d'une tragédie environnementale qui, dans le cas des Houmas, confine déjà à l'ethnocide. Leur culture si génériquement développée en ces lieux ne pourra manifestement survivre à ce prochain engloutissement. Bâtir toujours plus haut sur pilotis (Fig. 6 et 7) sur le modèle philippin demeure bien dérisoire face à un océan chaque jour plus proche. Outre l'érosion côtière et la salinisation mortifère, la longue litanie des plaies qui les affecte de plein fouet inclut aussi les ouragans (Katrina, Gustav, Rita et ceux qui viendront) et les lames de fond de plus en plus violentes, la maladie brune des marécages et la marée noire de 2010, la zone morte qui asphyxie toute forme de vie dans le golfe et les déchets toxiques impunément déversés au cœur même de leur communauté. Nous interrompons là cependant cette sinistre déclinaison sous peine de froisser certains philosophes en discourant d'un ton apocalyptique adopté de nos jours en anthropologie.

Bibliographie

- ALLAMEL, Frédéric. « Anatomie d'une "sarboucane" ». *Études créoles*, 14 : 2 (1991) : 128-146.
- BARRAU, Jacques. « Les savoirs naturalistes et la naissance de l'ethnoscience ». *La science sauvage, des savoirs populaires aux ethnosciences*. Paris : Seuil, 1993. 15-27.
- BILHAUT, Anne Gaël. « Les Indiens Zápara : la sacralisation d'un peuple en danger ». *UNESCO*, 218 (2003) : 25-31.
- BIMBENET, Jérôme. *Les peuples premiers, des mémoires en danger*. Paris : Larousse, 2004.
- BRUCKNER, Pascal. *Le fanatisme de l'Apocalypse*. Paris : Grasset, 2011.
- CONKLIN, Harold C. *Hanunoo Agriculture : A Report on an Integral System of Shifting Cultivation in the Philippines*. Northford, CT : Elliots Books, 1975 [1957].
- DERRIDA, Jacques. *D'un ton apocalyptique adopté naguère en philosophie*. Paris : Galilée, coll. « Débats », 1983.
- EHRlich, Gretel. "Last Days of the Ice Hunters." *National Geographic* (2006).
- Ethridge, Robbie Franklyn & Sheri Marie Shuck-Hall. *Mapping the Mississippian Shatter Zone: The Colonial Indian Slave Trade and Regional Instability in the American South*. Lincoln: University of Nebraska Press, 2009.
- GRAVIER, Jacques. *Relation ou journal du voyage du R.P. Jacques Gravier, de la Compagnie de Jésus, en 1700 depuis le pays des Illinois jusqu'à l'embouchure du Mississippi*. Nouvelle York, Isle de Manate : De la Presse Cramoisy de Jean-Marie Shea, 1859.
- GUATTARI, Félix. *Les trois écologies*. Paris : Galilée, 1989.
- GUPTA, Akhil & James FERGUSON (sous la dir. de). *Culture, Power, Place: Explorations in Critical Anthropology*. Durham & London: Duke University Press, 1997.
- KOLBERT, Elizabeth. *Field Notes from a Catastrophe*. London: Bloomsbury, 2007.
- KRECH III, Shepard. *The Ecological Indian*. New York: W. W. Norton & Co., 1999.
- LE CLÉZIO, Jean-Marie Gustave. « Peut-être sommes-nous frères ? ». *Terre Indienne, un peuple écrasé, une culture retrouvée*. Philippe Jacquin (sous la dir. de). Paris : Autrement, 1991. 16-22.
- MALINOWSKI, Bronislaw. *Argonauts of the Western Pacific*. Prospect Heights, IL: Waveland, 1984 [1922].
- MALAURIE, Jean. *La saga des Inuits*. Paris : INA, 2008.
- NABHAN, Gary. "Cultural Parallax in Viewing North American Habitats." *Reinventing Nature? Responses to Postmodern Deconstruction*. Michael E. Soule & Gary Lease (sous la dir. de). Washington, D.C.: Island Press, 1995. 87-101.
- NAZAREA, Virginia D. (sous la dir. de). *Ethnoecology: Situated Knowledge/Located Lives*. Tucson: The University of Arizona Press, 1999.
- NELSON, Richard. "Searching for the Lost Arrow." *The Biophilia Hypothesis*. KELLERT, Stephen R. & Edward O. WILSON (sous la dir. de). Washington, D.C.: Island Press, 1993. 201-28.

- SERRES, Michel. *Le contrat naturel*. Paris : Flammarion, coll. « Champs », 1999.
- SPECK, Frank G. « A List of Plant Curatives Obtained from Houma Indians in Louisiana ». *Primitive Man*, 14: 4 (1941): 49-73.
- USNER Jr., Daniel H. « The Frontier Exchange Economy of the Lower Mississippi Valley in the Eighteenth Century ». *The Louisiana Bicentennial Series in Louisiana History. Volume 1: The French Experience in Louisiana*. Glenn R. Conrad (sous la dir. de). Lafayette: Center for Louisiana Studies, University of Southwestern Louisiana, 1995. 554-77.
- WAGLEY, Charles. *Welcome of Tears: The Tapirapé Indians of Central Brazil*. Prospect Heights, IL: Waveland Press, 1983 [1977].
- WILSON, Edward O. *Biophilia: The Human Bond with Other Species*. Cambridge, MA: Harvard University Press, 1984.

Résumé: Plongé dans un monde qui ne lui renvoie en écho que le sentiment d'une perte abyssale (réchauffement climatique, réduction de la diversité culturelle, etc.), l'homme contemporain s'est mis en quête de préserver cet héritage en péril. Dans ce qu'il convient d'appeler une ethnographie d'urgence, les peuples indigènes offrent alors la figure du parfait héritier, celui qui détient cette sagesse écosophique énonciatrice d'un rapport à la terre perçu harmonieux et qui nous fait désormais tant défaut. Bien que souvent en partie fondée, une telle perception quelque peu statique fossilise pourtant la capacité d'invention des peuples premiers au sein de leurs territoires. Peuple des marécages du sud-est de la Louisiane, les Indiens Houmas n'ont pas hérité de leur territoire actuel. Spoliés de leurs terres ancestrales où ils vivaient de l'agriculture, ils ont trouvé refuge en cet espace côtier au début du XIX^e siècle. Dès lors privés de leurs repères spatiaux et de leurs techniques traditionnelles d'acquisition, ils n'eurent d'autre choix que d'approprier un environnement hostile et parfois insalubre, et de reconstruire intégralement leur culture matérielle placée dorénavant sous le signe de l'eau. Non seulement ils sont depuis devenus piégeurs-pêcheurs-cueilleurs, mais ils ont fait entièrement basculer leur vision du monde dont l'épicentre n'est plus la terre ferme, mais les bayous, les lacs et le golfe du Mexique. Cet essai analysera les mécanismes dynamiques de leur apprentissage de l'espace et la constitution progressive d'une nouvelle mémoire des lieux. Empruntant à la situation environnementale actuelle (écocide), il démontrera ultimement les limites que les peuples indigènes ont aujourd'hui à se reconstruire, voire à pérenniser leur identité territoriale en un espace qui se dérobe chaque jour davantage.

Summary: Immersed in a world that echoes a sentiment of abysmal loss (disappearance of cultural diversity, global warming, etc.), the contemporary man's quest is now to preserve this endangered heritage. From the perspective of an urgent ethnography, indigenous peoples offer the perfect image of the heir, one who possesses an ecosophic wisdom, which relates to the harmonious relationship to the land—a dimension that is often forgotten in today's world. This perception is only partially correct. Moreover, this rather static attitude freezes the inventiveness of first nations in relation to their environment. The Houma Indians, people of the marshes of southeast Louisiana, have not inherited their current territory. Dispossessed of their ancestral land where they subsisted on agriculture, they have found refuge in this coastal area in the early nineteenth century. Thus deprived of their spatial cues and their traditional pattern of subsistence, they had no choice but to tame a hostile environment and to entirely reconstruct their material culture that was now dependent on water. Not only have they since become fishermen, trappers and gatherers, but also their worldview completely changed, switching its focus from the land to the bayous, the lakes and the Gulf of Mexico. This essay focuses on the dynamic mechanisms for understanding space and the gradual development of a new sense of place. Addressing the current environmental situation (ecocide), it ultimately demonstrates the limits that indigenous people now face in reconstructing and sustaining their identity on a territory that will soon vanish.